



— *Oui, Ferdinand, c'est moi...* (Page 2131)

C. 1.

LIVRAISON 273

Le jour commençait à se lever et bientôt la fraîcheur de la nuit fit place à une chaleur toujours croissante.

Deux heures plus tard, un soleil de feu embrasait le ciel. James Wells proposa à l'aventurière de s'arrêter et de prendre un peu de repos, mais elle refusa en s'exclamant avec véhémence :

— Non !... Poursuivons notre chemin.. Ne nous laissons pas vaincre par la fatigue.

Ils poursuivirent encore leur route pendant une heure et demie, puis ils se virent contraints de faire halte, car les chevaux ne pouvaient plus continuer, Les deux voyageurs s'étendirent sur le sable et s'abandonnèrent au sommeil jusqu'à l'heure du crépuscule.

Puis ils remontèrent à cheval et parcoururent encore une vingtaine de kilomètres.

La nuit était assez obscure et il était difficile de s'orienter. Les deux voyageurs s'arrêtèrent de nouveau et ne repartirent qu'à l'aube.



Les deux fugitifs continuaient leur course à travers le désert. Malgré la distance considérable qu'ils avaient déjà parcourue, ils n'apercevaient toujours, aussi loin qu'ils pouvaient voir que le ciel et du sable.

— N'arriverons-nous donc jamais ! gémit Amy Nabot qui commençait à avoir beaucoup de peine à se tenir en selle.

— Selon mes calculs, nous devrions déjà être arrivés depuis longtemps, répondit James Wells avec un air préoccupé.

— Mon Dieu ! Serait-il possible que nous nous soyons égarés ?

— Non ! Cela est impossible... Je n'ai cessé de consulter ma boussole tout le long du chemin.... Il faut donc croire que je me suis trompé dans mon appréciation approximative de la distance à parcourir...

— Voulez-vous me montrer votre boussole ? dit l'espionne, prise soudain d'un doute instinctif.

James Wells tira le petit instrument de sa poche et le tendit à sa compagne qui se mit à l'examiner attentivement.

— C'est bien ce que je pensais ! s'exclama-t-elle tout-à-coup. Votre boussole ne fonctionne plus... Elle est détraquée !

— Détraquée ? s'écria James Wellse en pâlisant. Comment cela serait-il possible ?

— Regardez vous-même !

L'explorateur se mit à examiner l'instrument à son tour et il dut se rendre à l'évidence. Amy Nabot avait raison : le support de l'aiguille magnétique était désaxé et oscillait en tous sens.

L'aventurière se mit à pleurer comme une enfant, se serrant la tête entre ses mains.

— Ne vous désespérez pas, Madame, lui dit James Wells. Nous nous sommes sans doute écartés quelque peu du bon chemin à la suite de ce malencontreux incident, mais je ne crois quand même pas que notre situation ait rien de tragique...

— Mais comment allons-nous faire pour nous orienter sans boussole ?

— Nous nous orienterons tant bien que mal d'après la position du soleil ou des étoiles... D'ailleurs, je crois que nous ne devons pas être bien loin de Tunis...

Mais au même instant, l'aventurière, qui venait de se retourner, laissa échapper un cri de terreur.

— Regardez, Monsieur Wells ! s'exclama-t-elle avec un accent d'ind^{icible} angoisse. Les chacals ! Ils vont

nous attaquer ! Cette fois, tout est fini ! Nous sommes perdus !

— Non Madame ! Ne vous effrayez pas ! Ces vilaines bêtes n'osent que bien rarement attaquer les êtres humains et, si par hasard elles nous attaquaient, il nous suffirait probablement de tirer quelques coups de fusil pour les mettre en fuite.

Un peu rassurée par ses paroles, l'aventurière remonta à cheval et partit au galop. Son compagnon fit de même.

Durant quatre heures, ils poursuivirent leur course folle sans arrêt, puis comme les chevaux étaient très fatigués, les deux fugitifs mirent pieds à terre et montèrent sur le chameau pour continuer le voyage à une allure plus modérée.

Soudain, Amy Nabot pâlit et s'affaissa.

— Je n'en peux plus ! gémit-elle. J'étouffe j'ai la gorge en feu !

James Wells l'aida à descendre du chameau et la fit s'étendre sur une couverture qu'il avait étalée sur le sable. Aussitôt elle ferma les yeux et demeura immobile après avoir laissé échapper encore un faible gémissement.

Elle avait perdu connaissance.

L'explorateur lui saisit le poignet pour compter les pulsations. Le pouls battait très fort et l'aventurière était de toute évidence en proie à une forte fièvre qui l'avait terrassée. Son front était brûlant comme si sa tête avait été embrasée.

— Que faire ? se dit James Wells. Son état me paraît alarmant... Son organisme n'a pas pu résister à ce terrible effort.

Après quelques minutes, les lèvres de l'aventurière commencèrent à s'agiter.

— De l'eau ! De l'eau ! gémit-elle. J'ai soif !

James Wells détacha la gourde qui se trouvait accro-

chée à sa ceinture et versa entre les lèvres de l'aventurière les quelques gouttes d'eau qu'elle contenait encore.

Puis, voyant qu'elle avait de nouveau ouvert les yeux il lui demanda avec inquiétude :

— Comment vous sentez-vous ?

— Je suis fatiguée ! Terriblement fatiguée ! répondit-elle d'une voix faible comme un souffle. Je voudrais dormir.

Puis elle détourna un peu sa tête et ses paupières se fermèrent de nouveau.

James Wells ne savait pas quoi faire.

Soulevant la tête d'Amy Nabot, il l'appuya sur ses genoux. Elle ne réagissait plus et paraissait être tombée dans une sorte de sommeil léthargique.

Le ciel commençait à s'obscurcir et la nuit allait bientôt étendre encore une fois ses voiles sur l'immensité infinie du désert.

La situation commençait à devenir réellement critique, car l'eau et les vivres étaient épuisés.

Vers dix heures du soir, un autre groupe de chacals apparut à quelques centaines de mètres de distance, s'avancant lentement vers les deux fugitifs. Leurs yeux brillaient dans les ténèbres comme des charbons ardents. James Wells les laissa s'approcher encore un peu, surveillant leurs mouvements avec curiosité, puis il braqua sa carabine vers eux et tira à plusieurs reprises.

Aussitôt, les chacals prirent la fuite, laissant trois des leurs sur le terrain.



L'explorateur s'était étendu sur le sable lui aussi et

il était sur le point de s'endormir quand il entendit soudain un coup de feu, puis un second, puis encore un troisième.

Qui avait tiré ?

Espérant attirer l'attention de ceux qui devaient être à proximité, Wells se leva et tira un coup de carabine en l'air, puis il attendit, le cœur palpitant d'anxiété.

Qui cela pouvait-il bien être ?

Peut-être le capitaine Rieur qui s'était porté à sa rencontre avec des renforts ?... Dans ce cas, tout aurait été pour le mieux !

Durant quelques instants, James Wells demeura aux écoutes, l'oreille tendue. Puis assez étonné de ne plus rien entendre, il tira encore un coup de feu en l'air.

Cette fois d'autres coups de fusil lui répondirent immédiatement.

— Eveillez-vous, Madame ! s'exclama l'explorateur en se penchant vers Amy Nabot. Voilà du secours ! Nous sommes sauvés !

L'espionne ne répondit pas.

Elle avait ouvert un moment les yeux, puis elle les avait refermés de nouveau immédiatement après.

— Mon Dieu ! se dit James Welles avec une indicible angoisse. Si elle allait mourir maintenant, juste au moment où nous sommes sur le point d'être sauvés ?

Mais l'explorateur n'allait pas tarder à avoir une déception bien amère. Le dernier écho des coups de feu qui avaient été tirés s'était évanoui dans le silence de mort de l'immense solitude et l'on n'entendait plus rien.

CHAPITRE CCCXIII

TERRIBLE DECEPTION.

Après une scène émouvante les enfants qui la suppliaient de revenir vite et de les emmener avec elle quand elle irait de nouveau rejoindre leur papa, la comtesse Esterhazy sortit de la maison de son père et monta en voiture pour se rendre à la gare du Nord.

Monsieur Donati, qui l'avait accompagnée jusqu'à la porte d'entrée, lui avait dit avec un air mécontent et préoccupé :

— Je te souhaite de ne pas être trompée encore une fois, ma pauvre enfant... De toute façon, souviens-toi de ce que je suis fermement résolu à ne plus rien faire pour toi ni pour ton mari... Puisque, malgré mes objurgations, tu tiens absolument à partir, je préfère que tu ne reviennes plus ! Tu es assez âgée pour prendre la responsabilité de ce que tu fais.

— Ne crains rien, papa ! lui avait répondu la jeune femme avec assurance. Je connais bien Ferdinand et je suis convaincue de ce que, cette fois, il s'est sincèrement repenti...

— Je te souhaite qu'il en soit ainsi, ma chère Clara.

— Au revoir, papa... Je te recommande les enfants.

Quand je me serais installée quelque part avec Ferdinand, je reviendrai les chercher, parce que, sans eux, mon bonheur conjugal ne serait pas raisonnable !

Sur ce, l'industriel embrassa sa fille avec une apparente froideur. Quelques instants après, la voiture l'emportait vers la gare.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle se dirigea vers les guichets où l'on délivre les billets pour l'étranger et chercha son mari du regard.

Esterhazy n'était pas encore là.

La comtesse se mit à se promener de long en large dans la salle des pas perdus en l'attendant.

Les minutes s'écoulaient les unes après les autres et le comte n'apparaissait toujours pas. La jeune femme commençait à se sentir inquiète et à s'impatienter.

A dix heures moins cinq, Esterhazy ne s'était pas encore montré. Et le train partait dans dix minutes.

Pourquoi était-il tellement en retard ?

Ne s'était-il pas levé à temps ?

Après avoir attendu encore un quart d'heure, Clara sortit de la gare, prit une autre voiture et donna au cocher l'adresse du domicile privé de son mari.



Quand elle descendit du véhicule devant l'immeuble où demeurait le comte, Clara vit une grande voiture de déménagement dans laquelle trois hommes étaient en train d'entasser des meubles.

Il lui suffit d'un coup d'œil rapide pour reconnaître le mobilier de son mari.

Au même instant, elle aperçut l'ordonnance de l'ex-

colonel qui venait d'apparaître sous le porche de la maison.

— Ce sont les meubles de mon mari que l'on est en train de charger dans cette voiture ? lui dit-elle en s'avançant vers lui.

— En effet, Madame la comtesse...

— Et, où les envoie-t-on ?

— Monsieur le comte les a vendus à Monsieur Abrahamson...

— Ah ? Et où est mon mari ? Est-il encore dans son appartement ?

Le jeune homme la regarda avec un air quelque peu étonné.

— Non, Madame la comtesse, répondit-il, Monsieur le comte est parti cette nuit...

— Parti ! s'écria la malheureuse en pâlisant. Il est déjà parti ?

— Madame la comtesse ne le savait donc pas ? murmura le soldat, de plus en plus étonné.

La comtesse remua les lèvres comme si elle avait voulu dire quelque chose, mais aucun son ne put sortir de sa gorge contractée.

— Mon Dieu ! s'exclama tout-à-coup l'ordonnance. Je me rappelle maintenant que Monsieur le comte m'a remis hier au soir une lettre adressée à Madame la comtesse pour que je la mette à la poste... Mais j'ai eu tellement à faire à cause de son départ que je ne m'en suis pas souvenu !

Clara tremblait comme une feuille.

— Où est cette lettre ? demanda-t-elle d'une voix faible comme un souffle.

— Je pense qu'elle doit être restée dans la poche de mon pardessus, répondit le jeune homme après avoir réfléchi un moment. Je vais aller voir.

Et il courut aussitôt vers l'appartement de son maître.

Quelques instants plus tard il revint avec une lettre portant le nom de la comtesse et l'adresse de Monsieur Donati.

— Merci ! balbutia l'infortunée créature.

Et, prenant la lettre, elle s'empressa de s'éloigner.

La terrible émotion à laquelle elle était en proie la suffoquait presque ; son cœur palpitait avec une violence impressionnante.

Ferdinand était parti ! Parti sans elle !

Son désespoir était tel que la pensée du suicide se présenta soudain à son esprit. Mourir ? N'était-ce pas ce qui lui restait de mieux à faire ? Comment aurait-elle pu se présenter de nouveau devant son père ? Comment supporter le poids d'une telle honte ?

En passant devant un petit café, elle s'arrêta et hésita un moment ; puis elle entra dans l'établissement pour se reposer et lire la lettre de son mari.

Après avoir bu une tasse de thé, elle prit la lettre qu'elle avait glissée dans son sac et, d'une main tremblante, elle déchira l'enveloppe.

L'instant d'après, ses yeux voilés de larmes lisaient les lignes suivantes :

Ma pauvre Clara,

Quand tu recevras cette lettre, je serai déjà loin. Je te jure que ma décision de vous quitter, toi et les enfants m'a beaucoup coûté. Mais j'étais convaincu de ce que je n'aurais fait que commettre une nouvelle infamie si j'avais accepté ton offre si généreuse de partir avec moi. L'avenir se présente sous un aspect trop sombre pour que je puisse assumer une aussi lourde responsabilité.

Pour nous éviter à tous deux le chagrin de tristes adieux, je préfère partir sans te revoir. Abandonne-moi à mon tragique destin, Clara ! Ce qui m'attend est une vie dure et malheureuse. Je vais devoir lutter de toutes mes forces contre l'adversité qui s'est abattue sur moi et dont je ne suis pas en droit de me plaindre, l'ayant assurément méritée par ma conduite inqualifiable.

Si un jour j'arrive à me refaire une situation convenable, à redevenir honnête homme, je te promets de venir te chercher et de passer le reste de mon existence auprès de toi et de nos enfants.

Mais, pour le moment, je ne puis que te dire adieu, ma chère Clara. Je t'embrasse affectueusement.

FERDINAND.

« P. S. — Le billet de chemin de fer que tu trouveras ei-joint te démontrera que j'avais, tout d'abord l'intention bien arrêtée de partir avec toi. Ce n'est qu'après mûre réflexion que je me suis décidé finalement à te quitter et à partir seul.

Clara relut encore à deux ou trois reprises la lettre de son indigne époux, s'efforçant de comprendre le sens exact de ces terribles phrases. Son amour était si grand qu'elle cherchait encore à justifier mentalement l'odieuse façon d'agir du misérable.

Ses doigts tremblants serraient le billet de chemin de fer qu'elle venait de retirer de l'enveloppe.

Qu'allait-elle faire, maintenant ?

Si elle partait elle aussi ? Si elle tentait d'aller rejoindre son mari ?

— De toute façon, je ne peux plus rester à Paris ! se disait-elle en hochant la tête avec un air désespéré. J'ai

merais encore mieux me résoudre à n'importe quelle extrémité que de retourner auprès de mon père et de lui avouer cette nouvelle désillusion.

Après avoir réfléchi encore un instant elle appela le garçon, paya sa consommacion et sortit du café. Puis elle prit une voiture et se fit de nouveau conduire à la gare du Nord.

CHAPITRE CCCXIV

UN VIEIL AMI

Après avoir regardé un instant le personnage qui venait de lui poser une main sur l'épaule, Max Erwig murmura enfin avec un étonnement indicible :

— Toi, Morawitz ? Toi ici ?

— Cela t'étonne, n'est-ce pas ? Mais tu vois que, si vaste que soit le monde, deux vieux amis comme nous ont toujours la possibilité de se rencontrer !

— En tous cas, je suis bien content de te revoir !

— Moi aussi, répondit le légionnaire. Et, remarquant le filet à pipillons que Max Erwig avait déposé à côté de lui, il demanda en souriant :

— Te voilà donc devenu naturaliste, mon vieux Max ? Et pourquoi portes-tu ces affreuses lunettes bleues ? Que signifie cet étrange déguisement ?

— Il faut croire que je ne suis pas trop bien déguisé, puisque tu m'as reconnu quand même !

— Je dois t'avouer que je ne t'ai pas reconnu tout de suite ! Ces lunettes changent complètement ta phy-

sionomie ! Mais, viens t'asseoir à ma table, mon cher Max... Nous parlerons plus à l'aise...

— Ne pourrions-nous pas nous installer dans une pièce séparée où personne ne pourrait nous entendre ?

— Ah ! fit le légionnaire avec un air pensif. Je crois déjà pouvoir deviner que tu es sur le point de tenter quelque chose d'extraordinaire, n'est-il pas vrai ?

— Tais-toi ! lui recommanda l'Alsacien en promenant autour de lui un regard circonspect. Dis-moi plutôt s'il n'y aurait pas moyen de me loger dans cette maison.

— Si tu veux, j'en parlerai moi-même au patron...

— Tu me ferais un grand plaisir, Morawitz...

Le légionnaire se dirigea aussitôt vers le comptoir derrière lequel se tenait le patron de l'établissement et lui dit :

— Ce monsieur voudrait une chambre... Pourriez-vous lui en donner une ?

— Oui, répondit l'autre. J'ai une chambre libre, mais je ne sais si ce monsieur s'en contentera car c'est une chambre fort modeste.

— Ça n'a pas d'importance, s'empessa de dire Max Erwig, qui avait entendu.

— Dans ce cas, veuillez me suivre...

Ce disant, le patron fit monter les deux hommes au premier étage et fit entrer le pseudo-professeur dans une petite chambre meublée d'un lit de fer, d'une chaise boiteuse, d'un vieux lavabo et d'une commode en mauvais état.

— Cela vous va-t-il ?

— Oui, répondit Max Erwig. Apportez nous une bouteille de vin et deux verres.

Quelques instants plus tard les deux amis se trouvaient seuls dans la petite pièce.

— Eh bien, mon cher Morawitz ? Comment te trouves-tu à la Légion ?

— Cela dépend des jours ! répondit le légionnaire en faisant une grimace. C'est un métier qui n'est pas toujours très amusant ! Et toi, que fais-tu ? Pourquoi es-tu venu dans ce maudit pays ?

Le camarade de Leni eut un sourire énigmatique et répondit :

— Je suis le professeur Lichtenberger, de l'Université de Vienne.

— Diable ! Tu dois avoir en tête de bien ténébreux projets !

— Je veux faire évader un forçat !

— Ne parle pas si fort, pour l'amour du ciel ! Il faut être prudent ici ! Les murs ont des oreilles !

Ce disant, Morawitz se dirigea vers la porte en marchant sur la pointe des pieds, l'ouvrit doucement et jeta un coup d'œil dans le corridor pour s'assurer de ce qu'il n'y avait personne à proximité.

Puis il revint vers son ami en murmurant :

— C'est une entreprise très risquée et très dangereuse que tu veux tenter là, mon cher Max !... Où se trouve donc ce forçat que tu voudrais faire évader ?

— Au détachement de Rodung, dans la zone marécageuse...

— Tant mieux !.

— Pourquoi ?

— Parce que cette région là est moins étroitement surveillée que les autres... Et, de quelle manière comptes-tu agir ?

— J'ai un plan merveilleux !

— Je te dis de parler moins fort ! Ici, on ne peut se fier à personne... Le capitaine Gérard...

Max Erwig l'interrompt.

— Je viens justement de le voir, fit-il. Il m'a donné l'impression d'être un homme assez méfiant et peu facile à convaincre.

— Tu ne t'es pas trompé.. Et, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Max Erwig mit son interlocuteur au courant du dialogue qu'il avait eu avec le capitaine.

Morawitz l'écouta attentivement. Son visage avait pris une expression grave et préoccupée.

— As-tu un conseil à me donner ? lui demanda l'Alsacien.

— Oui... Celui de t'en aller au plus vite et de renoncer à ce téméraire projet :

Mais le jeune homme secoua la tête avec énergie.

— Cela, jamais ! s'exclama-t-il. Je suis fermement résolu à ne point renoncer à mon projet, et j'espère que...

— Ton plan n'est certainement pas mal imaginé, au contraire, interrompit Morawitz. Mais sa mise à exécution présenterait des difficultés énormes ainsi que de très grands dangers.

— Ne pourrais-tu point m'aider d'une façon ou d'une autre ?

— Impossible, mon vieux Max !

— Ecoute-moi... Je ne m'attends naturellement pas à ce que tu ailles risquer ta vie pour moi... Je voudrais seulement que tu aides Fritz Luders à s'embarquer sur le premier navire en partance, après son évasion... Parce que, moi pendant ce temps, je devrai encore rester au moins quelques jours dans la zone marécageuse et y continuer mes recherches entomologiques comme si rien n'était, à seule fin d'éviter que l'on puisse me soupçonner de complicité... Comprends-tu ? L'essentiel est que l'on m'accorde l'autorisation de pénétrer dans cette zone.

— Evidemment... Mais, à vrai dire... je ne suis pas encore bien habitué à ce pays et je craindrais de com-



— Pourquoi trembles-tu ainsi ? lui demanda son époux

mettre quelque bévue qui gênerait tout...

— Donc, tu ne veux pas m'aider ?

Morawitz réfléchit un moment, puis il fit de la tête un geste négatif.

— Je ne peux pas, répondit-il enfin. Ce serait une folie ! Je tiens à terminer mes cinq années de service sans me compromettre ! L'exemple de Fritz Luders est à méditer par tous les légionnaires.

— Alors... tu as peur ?

— Oui, Max ! Je te répète que je ne veux pas... Je craindrais trop de finir comme ce malheureux garçon que tu voudrais sauver.



Deux heures plus tard alors que les deux amis se trouvaient encore ensemble, le patron de l'établissement vint frapper à la porte de la chambre.

Il remit une lettre au camarade de Leni Roeder et lui dit :

Un légionnaire vient d'apporter cela pour vous, Monsieur le professeur.

Le jeune homme ouvrit l'enveloppe avec impatience et en retira une feuille de papier portant l'en-tête de l'Administration Pénitenciaire.

Le texte en était comme suit :

Monsieur le Professeur,

J'ai le plaisir de vous informer de ce que Monsieur le Gouverneur ne voit pas d'inconvénient à vous accorder l'autori-

sation de pénétrer dans la zone marécageuse pour vos études entomologiques.

Un caporal viendra vous chercher et vous accompagnera pour vous servir de guide au cours de vos recherches.

Veillez agréer Monsieur le Professeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Capitaine GERARD.

— Eh bien ? Qu'en dis-tu ? demanda Max Erwig après avoir montré la lettre à son ami.

— Si j'étais à ta place, je me méfierais ! dit Morawitz avec un air sceptique. Tous ceux qui connaissent bien le capitaine Gérard sont unanimes à dire qu'il est plus rusé que le diable en personne. Tiens-toi sur tes gardes mon vieux Max !

Quelques instants après, les deux amis se séparèrent. Le lendemain matin, un caporal se présenta à l'hôtellerie pour conduire le pseudo-professeur aux marécages.

— Je suis le caporal Pignon, annonça-t-il, — et j'ai reçu l'ordre de me mettre à votre disposition, Monsieur le professeur.

— Merci ! Je viens tout de suite...

Un quart d'heure plus tard, les deux hommes se dirigeaient ensemble vers la zone réservée de l'Administration Pénitentiaire. Vers midi, ils arrivèrent aux marécages.

— Nous pourrions camper ici, dit alors le caporal. Si vous voulez trouver des insectes, vous serez bien servi. Monsieur le professeur, car l'endroit en est infesté !

A quelques centaines de mètres de distance, un groupe d'hommes travaillait.

— Qui sont-ils ? demanda Max Erwig.

— Des forçats, répondit le caporal.

— Des forçats ? répéta le pseudo-professeur avec un air stupéfait. Que diable font-ils ici ?

— On les occupe à des travaux d'assainissement, Monsieur le professeur.

Le cœur de l'Alsacien se mit à battre fortement.

Il se disait avec émotion que Fritz Luders se trouvait peut être parmi ces malheureux qu'il apercevait confusément entre les arbres.

CHAPITRE CCCXV

UNE DECISION DESESPEREE.

Mathieu entra dans la pièce où se trouvait Lucie et, après l'avoir embrassée, il murmura d'une voix tremblante d'émotion.

— Aujourd'hui, j'ai encore reçu des nouvelles désagréables, ma pauvre Lucie, ! lui annonça-t-il.

— De quoi s'agit-il ? s'exclama la jeune femme.

— Qu'est-il arrivé ?

— On a arrêté Picquart !

— Picquart ? Lui ! Arrêté ?

— Oui !

Lucie Dreyfus fixa sur son beau-frère un regard étonné, comme si elle avait eu peine à croire à ce qu'il venait de lui dire.

— Serait-ce possible ? fit-elle après un instant de

silence. Es-tu bien sûr de ce que tu dis, Mathieu ? Vraiment, ce serait une infamie !

— Peux-tu encore t'en étonner, Lucie ? reprit le jeune homme. Combien d'infamies n'a-t-on pas déjà commises jusqu'à présent contre ton pauvre Alfred ainsi que contre tous ceux qui ont cherché à démontrer son innocence ?

— C'est vrai ! Et, puisqu'il en est ainsi, il est malheureusement à craindre qu'il arrivera aussi quelque chose à Emile Zola un de ces jours ! Crois-tu qu'on va lui faire un procès, Mathieu ?

— Jen suis presque sûr !... Mais ceci sera un grand avantage pour nous !

— Un avantage ?

— Certainement ! Ce sera la plus grande maladresse que nos ennemis auront commis !

— Je ne comprends pas, Mathieu... Je ne parviens pas à bien coordonner mes idées aujourd'hui... Ah ! A certains moments, il me semble que je vais perdre complètement la faculté de raisonner ! En quoi le procès que l'on pourrait faire à Emile Zola pourrait-il nous être utile ?

— Cela contribuera à mettre la vérité en lumière ma chère Lucie, et incidemment à assurer le triomphe de notre cause...

La jeune femme eut un geste désespéré.

— Non, Mathieu, fit-elle. Maintenant, je ne peux plus croire au triomphe de notre cause !

Le frère du martyr s'approcha d'elle et se mit à lui caresser doucement les cheveux.

— Il n'y aurait plus qu'un seul moyen Mathieu, reprit-elle après une nouvelle pause. Ce serait d'agir nous mêmes...

— Mais... que voudrais-tu faire, ma pauvre Lucie !

— Je veux partir pour la Guyane et chercher là-bas un moyen de délivrer Alfred...

— Pour l'amour de Dieu, Lucie ! Ne pense pas à de telles absurdités ! Après l'échec de ta première tentative tu devrais comprendre que tout ce que tu pourrais encore essayer dans ce sens serait d'avance voué à l'insuccès et ne ferait qu'aggraver encore la situation d'Alfred sans compter le danger où tu te mettrais toi-même !

— Mais, si nous attendons la révision de son procès, il mourra, Mathieu ! s'écria l'infortunée avec un accent d'indicible détresse.

Mathieu ne répondit pas.

De nouveau, Lucie demeura un moment silencieuse, puis elle ajouta, se laissant entraîner par son désespoir :

— Voilà déjà près de trois ans que j'attends vainement que l'on se décide à réparer l'horrible injustice dont mon pauvre mari a été victime ! Je suis persuadée de ce que le procès contre Picquart et celui contre Emile Zola ne nous avancera en rien... Non !... Je ne peux plus attendre, Mathieu ! Je n'ai pas le droit de rester plus longtemps inactive alors que mon mari souffre le martyre et se trouve en péril de succomber d'un moment à l'autre à ses souffrances !

— Je te supplie d'être raisonnable, Lucie !

— Non non, Mathieu ! Je ne veux plus être ce que tu appelles raisonnable... J'ai acquis la conviction de ce que cela est pire qu'inutile !

— Promets-moi au moins de ne rien faire sans mon consentement.

— Dans ce cas, il faudra que tu m'accompagnes à la Guyane... Mathieu Dreyfus hocha la tête avec un air pensif.

— Cela serait une véritable folie, ma chère Lucie ! répondit-il enfin. Que pourrions-nous faire, là-bas ?

— Tenter de sauver Alfred !

— Nous ne réussirions même pas à nous mettre en communication avec lui !

Mais la jeune femme frappa nerveusement du pied tout en se tordant les mains d'agitation.

— Pourquoi ne réussirions-nous pas alors que tant d'autres ont réussi des tentatives du même genre ! s'exclama-t-elle. Ce ne serait assurément pas la première fois que l'on parvient à faire évader un prisonnier de la Guyane ! Et Leni Roeder ? N'a-t-elle pas réussi à voir son fiancé ?

— Sans doute, ma chère Lucie, mais, pour cette jeune fille, l'entreprise était infiniment plus facile.. Fritz Luders n'est pas un prisonnier politique, ni même un prisonnier de droit commun... Il est un condamné militaire et ce sont précisément ces condamnés là qui sont le moins étroitement surveillés.

— Je le sais... Et pourtant, il faut absolument que nous sauvions Alfred ! Si nous ne le faisons pas, tu peux être sûr que personne d'autre ne s'en chargera ! insista la jeune femme avec fermeté.

Mathieu commençait à s'inquiéter sérieusement.

— Leni a donné l'exemple, murmura Lucie Dreyfus comme en se parlant à elle-même. Elle a donné l'exemple et il faut que je le suive.

— Tu ferais mieux de ne plus penser à cette petite ! lui dit son beau-frère. C'est une exaltée !

— Une exaltée ? Et pourquoi donc ?

— Parce que tout ce qu'elle écrit dans ses lettres n'est que le fruit de son imagination !... Je suis fermement convaincu de ce que, malgré tout, son fiancé sera encore au bagne dans dix ans ! Si c'était une chose tellement facile que de s'évader d'un pénitencier, crois-tu donc que tant de malheureux y finiraient leur misérable existence ? Crois-tu qu'ils ne finiraient pas tous par s'évader un jour ou l'autre ?

Un profond soupir s'échappa des lèvres de la malheureuse.

— Je vois que tu ne veux pas m'aider, Mathieu ! gémit-elle.

— Ne dis pas de telles choses, Lucie ! lui reprocha son beau-frère. Pourquoi veux-tu me faire du chagrin ?

— Non, tu ne veux pas !.. Tu ne veux rien faire pour mon pauvre Alfred !

— Je suis toujours prêt à faire n'importe quelle chose raisonnable pour lui... Tu le sais bien !

— Et alors, pourquoi refuserais-tu de m'accompagner à la Guyane ? s'exclama Lucie avec vivacité.

Le ton sur lequel elle avait prononcé ces mots fit une profonde impression sur Mathieu.

— Ce que tu me proposes là n'est pas autre chose qu'une folle entreprise ! répondit-il. Je te répète que cela ne pourrait avoir d'autre résultat que d'aggraver encore la situation d'Alfred, dit Mathieu d'une voix sourde, sans cesser de regarder fixement sa belle-sœur dont les yeux étaient remplis de larmes.

— Donc il faudrait que je renonce ? Que je renonce au seul espoir qui me reste encore de sauver mon mari ?

— Je te supplie de réfléchir et de ne pas être aussi impatiente, ma chère Lucie. -

La jeune femme laissa échapper un soupir.

— Attends encore un peu, Lucie, reprit Mathieu. Il faut avoir de la patience, beaucoup de patience...

Un sourire d'amertume apparut sur les lèvres de Madame Dreyfus.

— Toujours attendre ! Toujours avoir de la patience balbutia-t-elle faiblement.

— Tu seras récompensée, Lucie ! Aie confiance en la justice divine !

— Je ne peux plus avoir confiance en quoi que ce soit ni en qui que ce soit ! Je n'espère plus rien et je ne crois plus en rien.

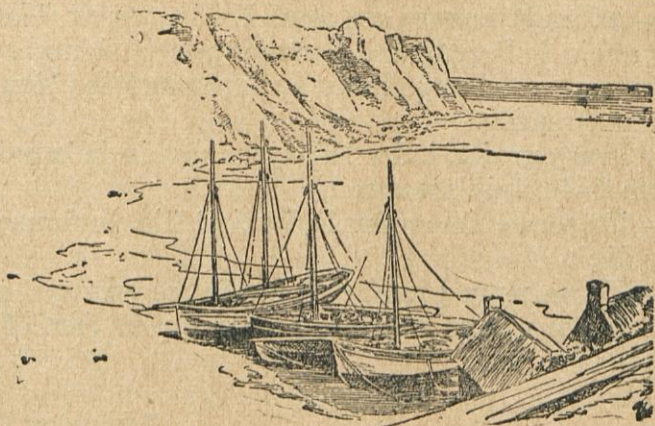
Et la malheureuse épouse se cacha le visage entre les mains, éclatant en sanglots.

Mathieu chercha vainement à la consoler ; puis, comme il devait se rendre à une réunion qui allait avoir lieu à la rédaction du journal de Clémenceau, il prit congé d'elle après lui avoir dit encore :

— Courage Lucie ! Nous nous reverrons ce soir ou bien demain matin...

Demeurée seule, la jeune femme ferma les volets des fenêtres et se laissa tomber dans un fauteuil en murmurant avec désespoir :

— Lui aussi me conseille de me résigner et d'avoir de la patience ! Et, pendant ce temps, mon pauvre Alfred continue de souffrir ! Les mois, les années se passent, et il est en danger de mourir ! Comment pourrais-je me résigner à un aussi effroyable destin ? Comment pourrais-je encore espérer en la justice divine ?



CHAPITRE CCCXVI

DUBOIS RENTRE EN SCENE.

Quoi qu'il fut convaincu de ce que Brigitte von Stetten n'aurait pas porté plainte contre lui pour la petite somme qu'il avait si facilement réussi à lui extorquer, Dubois, toujours prudent préféra changer d'hôtel et se faire inscrire sous un autre nom.

Cette fois, il se paya le luxe de s'affubler d'un titre de comte. Il était devenu très élégant et fréquentait les endroits les plus à la mode. Afin de se rendre plus difficilement reconnaissable, il s'était laissé pousser la barbe, ce qui le vieillissait un peu, tout en lui conférant une certaine dignité d'aspect.

Il se rendait très souvent dans une maison de jeu fréquentée par des aventuriers de toutes nationalités. Le démon du jeu avait toujours eu pour lui une très grande attirance et, en règle générale, son remarquable sang-froid lui permettait de se défendre assez bien contre les caprices du hasard ; néanmoins, il lui arrivait aussi de perdre quelque fois d'assez fortes sommes.

Un soir, son attention fut particulièrement attirée par un jeune homme blond et fort élégant qui était assis vis-à-vis de lui et qu'il avait déjà remarqué les soirs précédents, à cause de son audace au jeu.

Ce jeune homme avait les yeux fixes et il suivait avec un regard d'halluciné la bille qui tournoyait dans le cercle de la roulette.

Il avait déjà perdu une somme considérable et il continuait de jouer.

Dubois le regardait avec un sourire cynique.

Ce jour-là, il avait eu de la malchance lui aussi et cela le consolait un peu de voir un autre perdre encore plus que lui.

Il était sur le point de s'en aller quand il vit le jeune homme retirer son portefeuille de sa poche et le manier durant quelques instants entre ses doigts, puis appuyer tout-à-coup sa tête contre le dossier de sa chaise et fermer les yeux.

Un monsieur qui se tenait derrière lui lui frappa de la main sur l'épaule et lui dit assez rudement :

— Si vous n'avez plus d'argent pour jouer, vous feriez mieux de laisser la place libre !

Dubois, qui venait de se lever, entendit une femme qui murmurait sur un ton apitoyé :

— Pauvre Groot ! Il a tout perdu !

L'espion s'approcha et s'arrêta pour écouter.

Un vieux monsieur qui accompagnait la dame s'empressa de répondre :

— Il ne sera pas ruiné pour cela ! Son père est assez riche pour payer ses dettes !

— Moi, j'ai entendu dire que son père ne veut plus lui donner un sou ! reprit la dame.

Le vieux haussa les épaules.

— Tous les pères disent la même chose ! fit-il. Mais en fin de compte, ils finissent toujours par payer ! Quand on a d'immenses propriétés dans les colonies, comme le vieux Groot, on peut bien sacrifier quelques milliers de marks par mois pour permettre à son fils de faire le gentilhomme !

Dubois avait réussi à savoir ce qu'il voulait.

Le jeune décafé avait des parents riches, et cela suffisait pour le rendre intéressant à ses yeux ; du reste ce nom de Groot ne lui était pas inconnu.

L'aventurier sortit de la salle de jeu, suivant le jeune homme qui se dirigeait vers le vestibule où il se laissa tomber dans un fauteuil avec un air découragé, allumant une cigarette qu'il se mit à fumer nerveusement :

Dubois l'observait du coin de l'œil, continuant de sourire avec un air sarcastique.

— Ce jeune homme doit avoir des remords sur la conscience ! se disait-il à part soi.

Et, afin de ne pas le perdre de vue, il s'en fut s'asseoir un peu plus loin, faisant semblant de lire un journal afin de pouvoir continuer à l'observer sans attirer son attention.

Un quart d'heure plus tard, le jeune Groot sortit de la maison de jeu et se dirigea vers la rivière qui était peu éloignée de là.

Dubois le suivait comme une ombre.

Parvenu à la berge, le jeune homme prit un calepin dans sa poche et, s'appuyant à la balustrade d'un petit pont, il se mit à griffonner hâtivement quelques lignes sur l'un des feuillets ; puis il arracha la page et la déposa sur un banc qui était au bord de l'eau, le fixant au moyen d'un caillou pour que le vent ne l'emporte pas.

— Il veut se suicider, l'imbécile ! se dit l'espion avec un sourire de satisfaction diabolique.

Effectivement, le désespéré se mit à enjamber la balustrade du pont.

Alors, Dubois s'élança vers lui et le saisit fortement par le travers du corps le réduisant à l'impuissance. Le jeune homme demeura un instant déconcerté par cette brusque intervention à laquelle il ne s'était pas attendu, car Dubois avait si bien manœuvré qu'il n'avait pas en-

core remarqué sa présence. Mais, après quelques secondes il se mit à se débattre avec une telle violence qu'il finit par réussir à se dégager.

— Laissez-moi ! cria-t-il avec un accent de fureur concentrée. De quoi vous mêlez-vous ?

— De vous sauver, malheureux ! Qu'alliez-vous donc faire ?

— Occupez-vous de ce qui vous regarde ! répliqua le décavé, hors de lui.

Et, de nouveau, il tenta de sauter par dessus le parapet.

Mais l'espion le saisit prestement par le bras et lui dit sur un ton décidé :

— Non, Monsieur Groot ! Je ne vous permettrai pas de commettre une pareille folie ! En ce moment, je me considère comme étant responsable de votre vie !

— Que vous importe ma vie, puisque nous ne nous connaissons pas ?

— Je vous connais peut être plus que vous ne le croyez.... En tout cas, je vous prie de songer à l'horrible chagrin que vous causeriez à vos parents si vous mettiez à exécution votre funeste projet !

— Mes parents ne s'intéressent plus à moi depuis longtemps !

— Ne croyez pas cela, Monsieur Groot ! Allons !... Soyez raisonnable, je vous en conjure ! Je vois bien que vous me maudissez maintenant, mais un jour viendra où vous me serez reconnaissant pour mon intervention si opportune ! Vous tuer, parce que vous avez perdu un peu d'argent au jeu ? Non ! Vraiment ce serait trop bête ! Vous êtes jeune, bien portant et riche, et vous avez toute une belle vie devant vous !

Groot, qui ne devait certainement pas avoir plus de vingt cinq ou vingt six ans, eut un rire amer.

— Un peu d'argent ! s'exclama-t-il. Vous dites que

j'ai perdu un peu d'argent ! Savez-vous combien j'ai perdu ? Cent cinquante mille marks !

— C'est une belle petite somme, admit tranquillement l'espion.

— Mon père m'avait confié cet argent pour effectuer un paiement pour son compte, poursuivit le jeune Groot. Espérant gagner une fortune avec ces cent cinquante mille marks, j'ai joué et j'ai tout perdu ! Maintenant, comment voulez-vous que je retourne auprès de mes parents ? Je n'ai plus qu'à me tuer et vous auriez bien fait de ne pas intervenir, car ce n'est que partie remise !

— Jamais de la vie, cher Monsieur ! répliqua l'aventurier avec un sourire engageant. Moi, je vous assure que vous n'allez pas vous tuer ! Et puisque vous avez perdu tout votre argent au jeu, vous n'avez qu'à continuer de jouer ! La malchance ne peut pas vous poursuivre éternellement... Il vous suffira de persévérer avec un peu de patience et vous regagnerez fatalement au moins une partie de ce que vous avez perdu ! Je suis un vieux joueur et vous pouvez en croire mon expérience !

— Vous en avez de bonnes ! riposta le jeune désespéré. Comment diable voulez-vous que je continue de jouer, puisque je n'ai plus le sou !

Dubois fit semblant de réfléchir un moment, puis il dit :

— Si vous voulez, je suis disposé à vous prêter une certaine somme...

— Vous ?

— Oui...

— Mais... pourquoi feriez-vous cela ? C'est à peine si vous me connaissez de nom !

— Mon cher ami, j'ai été jeune moi aussi et je connais mieux que personne l'irrésistible fascination qu'exerce le tapis vert sur un garçon de votre âge.. C'est

une expérience que nous avons tous fait, du moins, ceux qui peuvent se permettre ce luxe ! Mais, au bout d'un certain temps, on cesse généralement de se laisser emballer par le jeu... C'est une question de force de caractère.

— Et vous, l'avez-vous eue, cette force de caractère ?

— Certainement... Et un jour viendra où vous l'aurez vous aussi...

— Alors ? Que me conseillez-vous de faire ?

— Je vous la l'ai déjà dit ! Vous devriez tenter de nouveau la chance... Je vous prêterai l'argent nécessaire.

On dit que l'argent prêté porte bonheur ! Je peux vous avancer deux mille marks... Et maintenant, prenez ce billet que vous avez laissé sur ce banc et détruisez-le... Et puis, arrachez une autre page de votre carnet pour me faire un reçu de la somme que je vais vous remettre.

— Je vous ai déjà dit ! Vous devriez tenter de nouveau comment vous vous appelez, Monsieur ?

— Ah ! C'est vrai... J'avais oublié de me présenter. Je suis le comte Luzzato...

Les deux hommes se serrèrent la main, puis ils retournèrent ensemble vers la maison de jeu.